

III. - QUELLE(S) SOCIÉTÉ(S) CIVILE(S) ?

TROIS COMPTINES A PROPOS DE LA SOCIÉTÉ CIVILE

HUBERT GOURDON

«*Au lieu d'avoir des croyances, nous avons des intérêts*» (1).

Par ce raccourci, le notable campagnard, mis en scène en 1832 par Balzac, voulait rendre compte de la disparition des vieux idéaux qui cimentaient la cohésion nationale : l'honneur, la vertu chrétienne, le patriotisme, autant d'idées ou de principes qui n'existaient plus, partiellement absorbés qu'ils étaient déjà par l'universel EGOISME (2).

Quoique littéraire, cette référence nous introduit dans notre sujet : sans être, bien entendu, un théoricien, Balzac fut certainement en son temps le grand romancier de «la société civile», car s'il est possible d'affecter à cette notion une identité admise par l'ensemble de ses analystes, c'est dans l'esprit particulier de ses acteurs qu'il faudrait la chercher. Serait alors une société civile celle dont les individus considèrent que le bien public est la conséquence obligée de la recherche par chacun d'entre eux de leur intérêt particulier. Si on admet – à titre provisoire – le bien fondé de cette définition, une enquête sur les origines, aux résultats jusqu'ici hasardeux, nous mènerait au livre fondateur de l'économie politique anglaise d'Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776) (3).

(1) DE BALZAC (H.). – *Le médecin de campagne*. – Paris, La pléiade, 1969, I-VIII : 362.

(2) «*Maintenant, pour étayer la société, nous n'avons d'autre soutien que l'égoïsme*» *id.*

(3) SMITH (A.). – *An inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*. – Oxford, Clarendon Press, 1976 ; vol. n° 2 : 782.

C'est quelquefois à cette édition anglaise que nous ferons référence. Il existe une traduction française intégrale, mais qui est fort ancienne et donc difficilement accessible. Celle plus récente et diffusée en collection de poche a l'intérêt de son introduction, mais les désagréments habituels du genre «*Morceaux choisis*». – SMITH (A.). – *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduction de Germain Garnier ; préface de M. Blanqui, Paris, 1843 ; 2 vol. ; SMITH (A.). – *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, préface de G. Mairet, Paris, Gallimard, (Idées), 1976.

Encore faudrait-il, en cette matière déterminer exactement en quoi cet ouvrage a fait acte de fondation. Le plus souvent, il est fait référence au postulat de «la main invisible» qui, en harmonisant le troc des égoïsmes particuliers, associerait la multiplicité des volontés particulières à la réalisation du bien commun (4) ; ou bien, qui en serait la conséquence, la *capitis diminutio* que l'auteur inflige à un Etat, relégué au statut annexe et secondaire de gardien de la déontologie de la liberté... (5) et, plus particulièrement de la liberté d'échange des besoins («Donnez-moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous-même») (6).

Nous ne pensons pas, cependant, que ce soit là l'invention ou la systématisation qu'il faille dans cette œuvre privilégier. La main invisible est, sinon une ancienne idée, une vieille intention. L'historien A. Ferguson, quelques années auparavant, en avait déjà posé des prémisses (7) qu'il avait lui-même certainement trouvées dans l'œuvre scandaleuse de B. de Mandeville (1705), trop scandaleuse probablement pour mériter d'être citée (8).

Pour notre part, nous préférons retenir, pour des raisons que nous expliquerons tout au long de cette communication, la différenciation «nations civilisées, nations barbares», non seulement parce qu'elle circule tout au long de l'œuvre d'A. Smith, mais parce que, présente de nos jours dans l'explicite ou l'inconscient de la plupart des réflexions sociologiques et politiques, elle conditionne nécessairement la dimension scientifique et universelle d'une notion telle que celle de «société civile».

SOCIÉTÉS «CIVILISÉES» – SOCIÉTÉS «BARBARES»

Le propos de A. Smith – écrivant cela, nous ne faisons pas une grande découverte – fut d'élucider les origines ainsi que les conditions du maintien et du développement de la «Richesse». Nous abandonnons les débats sur les recettes, les erreurs ou inventions de A. Smith aux économistes, pour nous attacher à la dimension éthique que l'auteur confère à la richesse ; c'est elle, en effet, qui lui sert de critère exclusif pour différencier les sociétés en deux

(4) SMITH (A.). – *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* – (1776). Livre IV, Chap. 2 : 35.

(5) RANGEON (F.). – *Histoire d'un mot, «La société civile»* – Paris, P.U.F. 1986 : 18.

(6) SMITH (A.). – *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. – Livre I, Chap. 2 ; T1 : 19.

(7) «The public interest is often secure, not because individuals are disposed to regard it as the end of their conduct, but because each, in his place, is determined to preserve his own. Liberty is maintained by the continued differences and oppositions of numbers, not by their concurring zeal in behalf of equitable government...».

FERGUSON (A.). – *An essay on the history of civil society* (1767). – Edinburg, 1986 : 128.

(8) 1705 est la date de la première édition de *La fable des abeilles ou les vices privés font le bien public* dont l'auteur publiera la version en complète en 1714. – Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1974. Des recherches érudites ont trouvé des traces de *La main invisible* (sans qu'il s'agisse pour autant d'une enquête policière) dans les Essais de morale du janséniste et français Pierre Nicole (1675). Dans un chapitre de *la Charité et de l'amour de soi*, le savant théologien développerait l'idée suivant laquelle un égoïsme bien ordonné, au sein d'une société d'échanges, pallie parfaitement les défaillances de l'esprit de charité.

SPIEGEL (Henry W.). – Adam Smith's Heavenly City, in O'DRISCOLL (Gérard P. Jr.), ed. *Adam Smith and Modern Political Economy*. Iowa, The Iowa State University Press 1979 : 111.

catégories : celles qui les détiennent sont dites « civilisées » et celle qui, en étant dépourvues, demeurent des « sociétés barbares », encore appelées au hasard de l'écriture « sociétés sauvages » (9). Citons l'auteur :

« Chez les nations sauvages, qui vivent de la chasse et de la pêche, tout individu en état de travailler est plus ou moins occupé à un travail utile, et tâche de pourvoir, du mieux qu'il peut, à ses besoins et à ceux des individus de sa famille ou de sa tribu qui sont trop jeunes, trop vieux ou trop infirmes pour aller à la chasse ou à la pêche. Ces nations sont cependant dans un état de pauvreté suffisant pour les réduire souvent, ou du moins pour qu'elles se croient réduites, à la nécessité tantôt de détruire elles-mêmes leurs enfants, leurs vieillards et leurs malades, tantôt de les abandonner aux horreurs de la faim ou à la dent des bêtes féroces. Au contraire, chez les nations civilisées et en progrès, quoiqu'il y ait un grand nombre de gens tout à fait oisifs et beaucoup d'entre eux qui consomment un produit de travail décuple et souvent centuple de ce que consomme la plus grande partie des travailleurs, cependant, la somme du produit du travail de la société est si grande, que tout le monde y est souvent pourvu avec abondance, et que l'ouvrier, même de la classe la plus basse et la plus pauvre, s'il est sobre et laborieux, peut jouir, en choses propres aux besoins et aux aïances de la vie, d'une part bien plus grande que celle qu'aucun sauvage ne pourrait jamais se procurer ».

Ainsi, l'économie politique, au moment de sa fondation, ne semble pas traiter d'un objet purement quantitatif ; elle englobe effectivement, grâce à ce concept de richesse, des éléments aussi diversifiés que la puissance des nations ou le bonheur des individus qui la composent. Plus précisément, dès lors que l'économie politique se constitue en science de la richesse elle n'abandonne pas pour autant un point de vue éthique ; Ne se souciant pas exclusivement d'éléments directement traduisibles en langage arithmétique tels que la production ou la circulation des marchandises, elle traite de ceux plus immatériels qui en découleraient immédiatement, tels que le bonheur des individus ou le savoir des sociétés. En tant que discipline, l'économie politique, dès sa naissance, fonctionne donc sous le régime du monopole et de l'exclusive. Assimilant le mouvement exponentiel de la culture à celui de la richesse, elle voue l'anthropologie et les sciences humaines aux recherches discutées et discutables sur les différences, retards et autres décalages ; elle localise « l'utopie » non pas dans un « ailleurs » contemporain à découvrir ou à construire, mais au bout, ou sur le chemin, du processus univoque et historique de l'accumulation de la richesse (10) ; elle place, enfin, dans une situation privilégiée les nations européennes, autorisées par décret de la providence (l'irruption inexpliquée de la division du travail), à faire la course en tête.

C'est le caractère essentiel de cette partition de l'humanité en nations civilisées et (ou) riches et nations sauvages et (ou) démunies qui expliquerait

(9) SMITH (A.). — *Recherches*, op. cit. : 22.

(10) L'économie politique, en tant que préoccupation, existait déjà. J.J. Rousseau avait écrit pour l'Encyclopédie la rubrique qui s'attachait à son nom, mais dans le propos tout différent de déterminer les politiques économiques aptes à préserver l'expression et le maintien de la volonté générale. A ce titre, son « économie » restait très archaïque, encore tributaire de la spéculation politique. Il faudra attendre les physiocrates, pour qu'elle acquière son indépendance... et A. Smith pour qu'elle conquière l'hégémonie.

ROUSSEAU (J.J.). — *Discours sur l'économie politique* (1755). — Paris, Pléiade, 1964 : T. 3, 262.

pourquoi Adam Smith n'a pratiquement pas utilisé un concept de société civile par trop imprégné de spéculations politiques et universelles. On peut donc considérer que la contribution de Adam Smith au changement de couplage de la société civile (de l'état de nature à l'Etat) est certes décisive, mais à condition de noter qu'il est la simple conséquence (exploitée ultérieurement par d'autres auteurs) d'une opération autre qui a consisté à déplacer les critères et mécanismes de création de la « civilisation » du politique à l'économie politique, du savoir à la richesse, de la spéculation philosophique à la providentielle et hasardeuse division du travail avérée seulement en certaines sociétés. Dans ces conditions, on comprend mieux pourquoi le concept universalisant et purement philosophique de « société civile » (les deux caractères étant étroitement associés), n'était pas à ce moment là encore utilisable par une économie politique qui à l'initiative de A. Smith avait axé l'essentiel de sa réflexion sur le « dualisme et la partition » entre ces deux sociétés distinctes que sont les « nations civilisées » et les « nations sauvages » ; le terme de « nation » plus souvent utilisé par l'auteur que celui de « société » rend d'ailleurs parfaitement compte de la prise de conscience du caractère fondamental de la partition économique et sociale de l'humanité en sociétés distinctes, de la localisation de l'homme, de la dépendance étroite de son être et de son devenir à l'égard d'un environnement social dans lequel seul le hasard ou la providence l'ont situé.

PREMIÈRE COMPTINE

A vrai dire, ce que Adam Smith a ainsi systématisé existait déjà ; cette entreprise d'effacement de la philosophie au profit d'une science de la richesse est perceptible antérieurement au sein même de la philosophie ; celle de Hobbes, tout particulièrement, dont la célèbre allégorie de la société à l'état de nature peut être présentée comme la peinture d'une société dépourvue certes de souveraineté, mais aussi de division du travail. Citons le « verset » dans son intégralité, il constitue notre première comptine.

« Whatsoever therefore is consequent to a time, where every man is Enemy to every man ; the same is consequent to the time, wherein men live without other security, than what their own strength, and their own invention shall furnish withall.

In such condition, there is no place for industry ; because the fruit there of is uncertain : and consequently no culture of the Earth, no navigation, nor use to the commodities that may be imported by sea ; no commodious building ; no instruments of moving, and removing such things as require much force ; no knowledge of the face of the earth ; no account of time ; no arts ; no letters ; no society ; and wich is worst of all, continuall feare, and danger of violent death ; and the life of man, solitary poore, nasty, brutish, and short » (12).

(11) La meilleure des sociétés s'identifie parfois au meilleur des gouvernements. En accordant le primat de l'individu sur le social, les auteurs de la société civile ont été, pour certains d'entre eux, conduits à soumettre le social à des règles de raison émises par une politique d'autant plus contraignante que son fondement individualiste rend la société incontrôlable. Les conclusions totalitaires de Hobbes et de Rousseau s'expliqueraient par une démarche commune, visant à fonder leur système en raison sur un individu dépourvu de raison.

(12) HOBBS (Th.) - *Leviathan* (1651). Part. 1 ; chap. 13 : « Of the natural conditions of mankind, as concerning their felicity and their misery ».

Pour rendre compte de l'effet de révolution entrepris ou enregistré par Hobbes, il faut comparer cette relation avec un texte de Shakespeare, publié quelques années plus tôt (1611) et étrangement similaire, un texte dont Hobbes ne pouvait pas ne pas avoir eu connaissance : il s'agit d'un extrait de « La tempête » de Shakespeare, dont l'un des héros, échoué sur les rivages de l'île de Prospero, dressait l'utopie inverse et égalitaire d'un monde innocent et pur :

*« If the commonwealth I would by contraries
Execute all things ; for no kind of traffic
Would I admit, no name of magistrate ;
Letters should not be known ; riches, poverty
And use of service, none ; contract, succession,
Bourn, bound of land, tilth, vineyard, none ;
No use of metal, corn, or wine, or oil ;
No occupation : all men idle, all ;
And women too, but innocent and pure ;
No sovereignty ».*

Le contraste de sa conclusion – « Tous les hommes paisibles, tous, et les femmes aussi, mais innocentes et pures ; pas de souveraineté » – avec celle de Hobbes – « et la vie de l'homme, solitaire, pauvre, affreuse, brutale et brève » – est d'autant plus saisissant que, nous l'avons noté, la plupart des éléments assemblés dans chacun des deux dossiers sont quasi identiques.

On imagine bien ce que l'utopie conservée par Shakespeare doit au rêve et à l'art poétique du dramaturge, à son goût de l'« ailleurs » ou de l'« autre », à l'idée aussi, que chez tout homme « civilisé » comme « sauvage » gît une cruauté latente, toute prête à les faire s'entre dévorer (13).

Mais on ne sait peut-être pas assez ce qu'elle doit à ses lectures. Une enquête généalogique plus minutieuse et plus exhaustive surprend en effet l'auteur en flagrant délit de copiage d'un extrait bien connu du chapitre « sur les cannibales » des Essais de Montaigne (1579), dont la lecture nous permet d'apprécier la fidélité du décalque réalisé par le dramaturge anglais :

« C'est une nation, diroy je Platon, en laquelle il n'y a aucun espèce de trafique ; nulle cognoissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ny de supériorité politique ; nul usage de service, de richesse ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations qu'oysives ; nul metal ; nul usage de vin ou de bled. Les paroles mêmes qui

(13) Shakespeare savait très bien que le cannibalisme – au cœur de l'horreur et de la fascination suscitée en Europe par la découverte des mondes sauvages – est du genre humain ; il a d'ailleurs mis en scène un festin de chair humaine dans sa toute première tragédie, *Titus Andronicus* (1594).

signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouïes. Combien trouverait il la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection ? « *virī a diis recentēs*...*Hos natura modos primum dedit* » (14).

La dimension utopique inscrite par Montaigne, et ainsi restituée dans toute son intégrité par Shakespeare, s'effondre dans la « comptine » de Hobbes ; des raisons diverses peuvent être invoquées – peut-être y reviendrons-nous plus tard – mais, pour l'instant, une lecture attentive des textes suffit à nous informer ; un élément disparaît en effet de l'énumération hobbesienne qui, tout en étant inscrit parmi les négations énumérées par Montaigne et Shakespeare, constitue l'élément positif qui, au carrefour de tous les autres, inverse le sigle négatif dont ils sont affectés. Trop important pour être oublié, il témoigne par sa seule absence d'une révolution accomplie dans les mœurs, que le philosophe anglais constate et rationalise ; il s'agit de l'*oisiveté*. L'*oisiveté* est en effet, tant chez Montaigne que Shakespeare, le lieu géométrique de toutes les abstentions, ou « manque de faire », qui dotent les nations sauvages de félicité et de sagesse ; c'est l'*oisiveté*, érigée par le sage comme par le poète, en concept anthropologique, qui préserve les peuplades primitives des perversions de l'argent, du mensonge, de la luxure (Shakespeare), du pouvoir enfin (15). Or, l'état de nature de Hobbes expulse « l'*oisiveté* » du fait comme de la norme ; du fait, car prisonnier de l'insécurité et de la nécessité de se défendre, « les sauvages » n'ont plus le temps de ne rien faire ; de la norme, car à l'*idleness* préconisée par Shakespeare, vacuité du ne rien faire et du ne rien penser, Hobbes substitue le *leisure* qui, pour signifier « temps de libre », affecte à sa jouissance deux caractères tout à fait différents ; d'abord, elle n'est pas comme l'*idleness* démocratiquement partagée (*all men idle, all*), mais se présente comme le privilège attribué à quelqu'un par un Etat (*Commonwealth*) dont l'organisation soumet la plupart

(14) MONTAIGNE (Michel). – *Essais* ; Livre I ; Chap. XXXI « Des cannibales » ; Ed. Pierre Villey. Paris, PUF, 1988 ; T.1 : 205-206.

« Hommes qui sortent fraîchement de la main des Dieux, voilà les lois que donna la nature ». Traduction du « *Hos natura modos primum dedit* » proposée par Pierre Villey. *id.*

L'emprunt de Shakespeare à Montaigne a de fait été relevé sur ce point là comme sur d'autres par nombre de spécialistes. L'édition Pierre Villey des *Essais* le note, mais aussi d'autres essayistes préoccupés par la dimension anthropologique de « La tempête » et, plus particulièrement, par le statut des résonances, complexes et contradictoires (peut-être coloniales) de Caliban (anagramme du mot anglais « canibal »).

MONTAIGNE (M.). – *Les Essais*. – Livre III ; Note : 1140.

MOORE (G.). – La culture de Caliban. – *Le Monde diplomatique*, oct.1975.

RETAMAR (R.). – *Caliban, cannibale*. – Paris, Maspéro, 1973.

On peut, par ailleurs, suivre plus avant la course de cette « comptine » et l'observer reprise par Diderot dans « Le rêve de d'Alembert », (1769) :

« il ne peut y avoir de vrai bonheur pour l'espèce humaine que dans un état social où il y aurait ni roi, ni magistrat, ni prêtres, ni lois, etc. ».

DIDEROT (D.). – *Œuvres complètes*. – Ed. J. Assezat et M. Tournoux, Paris, Garnier, 1975-1977, VI : 439.

Commentaire in DUCHET (Michèle) – *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*. – Paris, Maspéro, 1971 : 451.

(15) Le « nulles occupations qu'oisives » de Montaigne est fortement traduit par Shakespeare : « No occupation : all men idle, all ; and women too, but innocent and pure ».

des autres de ses sujets au travail (16). En second lieu, *leisure* est aussi, et surtout, la disponibilité mise à profit par l'individu pour s'instruire et, devenant philosophe, rationaliser la gestion et la production de la société, de manière à l'ériger en *Great Commonwealth* (17)

Ainsi le bonheur du plus grand nombre dépend de la richesse nationale qui, elle, repose sur une organisation collective du travail... le pouvoir aussi... «comme le dit M. Hobbes» (18).

La constitution de l'économie politique, sous l'impulsion d'A. Smith, achève le processus de matérialisation, déjà perceptible chez Hobbes ; si cette discipline garde quelquefois encore comme objet d'analyse l'individu – en héritage de la philosophie politique – c'est au titre de produit exclusif d'une société civilisée grâce à l'application des mécanismes de la division du travail ; fixant son bonheur à la jouissance du confort et des multiples objets miraculeusement fabriqués et échangés, elle insère l'éthique de l'individu ainsi que sa substance au sein des mailles d'un réseau social méticuleusement tressées pour assurer leur production et leur diffusion.

LA COMPTINE DES OBJETS :

«Si nous voulions examiner de même chacune des autres parties de l'habillement de ce même journalier, ou chacun des meubles de son ménage, la grosse chemise de toile qu'il porte sur la peau, les souliers qui chaussent ses pieds, le lit sur lequel il repose et toutes les différentes parties dont ce meuble est composé ; le gril sur lequel il fait cuire ses aliments, le charbon dont il se sert, arraché des entrailles de la terre et apporté peut-être par de longs trajets sur terre et sur mer, tous ses autres ustensiles de cuisine, ses meubles de table,

(16) Labour que nous aurions envie de traduire ici par l'équivalent originel de «labeur» car rendant mieux compte des caractères astreignant et possessif que lui affectent quelquefois Hobbes et, plus tard, A. Smith.

(17) Men lived upon gross experience ; there was no Method ; that is to say no Sowing, nor Planting of Knowledge by it self, apart from the Weeds, and common Plants of Error and Conjecture : And the cause of it being *the want of leisure* from procuring the necessities of life, and defending themselves against their neighbors, it was impossible, till the erecting of great Commonwealths it should be otherwise. *Leisure is the mother of philosophy ; and Commonwealth, the mother of Peace and Leasure :*

A. Smith développera l'idée suivant laquelle l'art de philosopher ne peut être pratiqué que dans une société de richesse, peuplée en majorité d'individus productifs ; c'est leur seul travail qui permet l'exercice de « professions les plus graves et les plus importantes, quelques-unes des plus frivoles... dont la plus noble et la plus utile ne produit rien avec quoi on puisse ensuite acheter ou faire une pareille quantité de travail... leur ouvrage s'évanouit au moment où il est produit ». La célèbre parabole de Saint-Simon doit beaucoup à ce moment de A. Smith.

HOBBS (Th.) – *Leviathan*, Chap. 46 The kingdom of Darkness.

SMITH (A.) – *op. cit.* livre II ; Chap III. Du travail productif et du travail non productif. De l'accumulation du capital. Ed. 1843 ; T1 : 414.

L'originalité de nos sociétés, par rapport à celles qui ont précédé, aurait donc été d'adhérer à cette idée selon laquelle le travail aurait en lui-même une vertu éthique... ou (ce qui revient au même) que l'oisiveté est la mère de tous les vices ». Ce n'est pas un des aspects les moins négligeables de « la grande transformation » dénoncée par K. Polanyi (et peut-être entrevue par Shakespeare).

POLANYI (K.) – *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps.* Préface de Louis Dumont. Paris, Gallimard. 1983 (1^{re} éd. 1944).

(18) «Wealth, as M. Hobbes says, is power» (SMITH (A.), *op. cit.* vol. 1 : 48). Cette notation est certainement le commentaire elliptique et incomplet du LEVIATHAN (IX.). «Riches joined with liberality, is power ; because it procured friends, and servants ; without liberality, not so ; because in this case they defend not ; but expose men to envy, as a prey».

ses couteaux et fourchettes, les assiettes de terre ou d'étain sur lesquelles il sert et coupe ses aliments, les différentes mains qui ont été employées à préparer son pain et sa bière, le châssis de verre qui lui procure à la fois de la chaleur et de la lumière, en l'abritant du vent et de la pluie ; l'art et les connaissances qu'exige la préparation de cette heureuse et magnifique invention, sans laquelle nos climats du nord offriraient à peine des habitations supportables ; si nous songions aux nombreux outils qui ont été nécessaires aux ouvriers employés à produire ces divers commodités ; si nous examinions en détail toutes ces choses, si nous considérons la variété et la quantité de travaux que suppose chacune d'elles, nous sentirions que, sans l'aide et le concours de plusieurs milliers de personnes, le plus petit particulier, dans un pays civilisé, ne pourrait être vêtu et meublé même selon ce que nous regardons assez mal à propos comme la manière la plus simple et la plus commune. Il est bien vrai que son mobilier paraîtra extrêmement simple et commun, si on le compare avec le luxe extravagant d'un grand seigneur ; cependant entre le mobilier d'un prince d'Europe et celui d'un paysan laborieux et rangé, il n'y a peut-être pas autant de différence qu'entre les meubles de ce dernier et ceux de tel roi d'Afrique qui règne sur dix mille sauvages nus, et qui dispose en maître absolu de leur liberté et de leur vie» (19).

Pour être rustique, le «système des objets» mis en place par Adam Smith, n'en est pas moins énoncé d'une voix suffisamment ferme et assurée, pour garantir confort et bonheur du plus grand nombre. Qui ne peut goûter au miracle du verre, «chaleur et lumière, abri du vent et de la pluie»?... au plaisir de les entendre souffler et tomber auprès du gril, où rougeoie le charbon? Entre l'économiste du XVIII^e siècle et l'essayiste de la société de consommation du XX^e siècle, le temps est comme aboli (20). Abolies pour un temps le seront également la spéculation politique, chassée du domaine des sciences humaines (21), mais aussi la sociologie, qui venait pourtant d'être inaugurée par Montesquieu ; ainsi disparaissent le recensement des mœurs et des cultures ainsi que les conclusions relativistes suscitées par ses analyses de rencontres et de différences. A peine esquissée, sa problématique du «Comment peut-on être persan» s'efface au profit de celle, aujourd'hui hégémonique, du «Comment faire pour vivre dans une nation riche?» (22).

(19) SMITH (A.). – *Recherches. op. cit.* T. I : 19-20.

(20) BAUDRILLARD (Jean). – Un matériau moderne : le verre in *Le système des objets* ; Ed. Gallimard Médiations, 1968, : 49-53.

(21) Les débats de théorie politique ont subsisté, certes, mais pour l'essentiel au titre de commentaire d'une action politique cristallisée ultérieurement par la Révolution française : une révolution française que le développement de la richesse menaçait déjà d'anachronisme ; la démocratie utilitariste de Bentham de ce point de vue là, apparaît en effet infiniment plus «moderne» par ses postulats puisés dans ceux de l'économie politique du moment.

Cela dit, faut-il laisser Hegel en Allemagne ?

(22) Il s'agit de projets de voyage tout à fait différents ; le premier relevant d'un passé quelque peu aristocratique et peut être révolu prête encore à des commentaires humanistes qui, suscités pour beaucoup d'entre eux par le Montesquieu des *Lettres Persanes*, mettent en exergue le caractère pédagogique du couple identité – altérité ; cela donne par exemple : «Ayant découvert que les autres civilisations et les autres croyances sont, au même degré, légitimes, elle (notre civilisation) est devenue à son tour une autre pour elle-même, etc.». Les interrogations suscitées par un second projet de voyage, celui qui préside aux migrations alimentaires actuelles, semble emprunter toujours au même vocabulaire ; cela reconnu, l'effet le plus substantiel de ce second projet reste une fermeture des frontières, ce qui affecte à des mots identiques un sens évidemment neuf... des deux côtés.

STAROBINSKI (J.). – *Montesquieu par lui-même*. – Paris, le Seuil, 1957 : 62.

Car de la richesse d'une nation dépend le bonheur de ceux qui y habitent – C'est une idée communément admise – mais répétons-le le savoir aussi et plus généralement encore le véritable esprit de sociabilité.

Le succès de l'économie politique s'expliquerait donc moins par son objet, auquel son développement aurait peu contribué (le développement de la richesse), que par son effet sur les représentations de la société : un rétrécissement du champ de la diversification sociale, « les nations sauvages » n'étant plus appréhendées que comme préalables ou appendices, à la croissance de la richesse des nations civilisées. En contrepartie, l'économie politique propose une réponse globale aux problèmes d'organisation sociale, en se présentant non seulement comme la science de la richesse et du comment la développer, mais aussi comme celle qui établit les recettes de la sociabilité ; plus que de toute forme d'altruisme, c'est d'un égoïsme « bien entendu » (23) suscité par la division du travail qu'on peut en effet raisonnablement espérer l'établissement tant entre les individus qu'entre les nations d'un véritable réseau de communication (24).

Il n'est pas de notre ambition, bien évidemment, d'entreprendre une deuxième critique de l'économie politique, mais de dire pourquoi A. Smith qui n'a pratiquement jamais utilisé le terme de « société civile » (par contre bien souvent celui de *civilized society*) est rarement oublié dans les généalogies dressées à l'usage de ce concept.

Nous avons essayé de résoudre cette petite énigme en montrant que la construction moderne du concept de « société civile » se nourrit de ces deux équivalences systématisées dans l'économie politique d'A. Smith : richesse égale civilisation ; sociabilité égale échanges commerciaux, tant entre individus qu'entre Nations. Les conceptualisations ultérieures de la « société civile »

(23) Ce que A. DE TOCQUEVILLE appelle « l'intérêt bien entendu » quand il s'attache à définir un des éléments de la sociabilité américaine. TOCQUEVILLE (A de) – *De la démocratie en Amérique*. – Paris, Gallimard, Vol. II : 128-129.

(24) Le processus de sécularisation des rapports sociaux qui accompagne celui de la modernisation est illustré de manière quasi caricaturale par un des passages les plus connus de la *richesse des nations* :

«... L'homme a presque continuellement besoin du secours de ses semblables, et c'est en vain qu'il l'attendrait de leur seule bienveillance. Il sera bien plus sûr de réussir s'il s'adresse à leur intérêt personnel et s'il les persuade que leur propre avantage leur commande de faire ce qu'il souhaite d'eux. C'est ce que fait celui qui propose à un autre un marché quelconque : le sens de la proposition est ceci : donnez-moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous aurez besoin vous-même... Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière ou du boulanger, que nous attendrons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage. Il n'y a qu'un mendiant qui puisse se résoudre à dépendre de la bienveillance d'autrui... » SMITH (A.) – *Recherches...* ed. C. Mairet, Paris, 1976 : 48.

Egalement les réflexions de A. Smith se rapportant à la découverte des Amériques (« Le plus grand événement connu dans l'histoire de l'humanité ») et sa discussion sur le caractère jusqu'ici peu profitable aux indigènes de la colonisation hispanique. « ...Mais... nothing seems more likely to establish his equality of force than that mutual communication of knowledge and of all sorts of improvements which an extensive commerce from all countries to all countries naturally, or rather necessarily, carries along with it... ».

SMITH (A.) – *op. cit.*, vol 2 : 626-627.

formulées par K. Marx, malgré leur tonalité différente, poursuivront le double mouvement de matérialisation – territorialisation – inscrit par A. Smith dans sa définition de la « société civilisée ». Ajoutant celui de l'universalisation, il pourra réinvestir par la grâce de l'économie politique le concept de « société civile » (25).

Ce détour par l'économie politique classique (certainement trop long) nous paraît cependant utile pour apprécier les querelles contemporaines traitant du concept de « société civile ». Il nous permet, par exemple, de relativiser les critiques hexagonales portant sur son caractère flou ou polysémique ou encore sur sa « vacuité » (26). En effet les utilisations, qui dans l'histoire en furent faites ou qui le sont aujourd'hui, portent toutes (presque toutes) à leur manière témoignage de ce mouvement de matérialisation-territorialisation-universalisation pour la première fois systématisé par A. Smith, Hobbes, Locke, l'économie politique anglaise. Poursuivies par Hegel et Marx, comme par les libéraux et autres « bergers du marché » d'aujourd'hui, elles s'insèrent avec, bien sûr, des talents et des tonalités divers, dans ce schéma général (27). Plus préoccupantes et peut-être plus profondes apparaissent les critiques touchant au caractère hypothétique des postulats qui sont à l'origine du concept : réduction de l'éthique et de la sociabilité au mouvement de production et de circulation des *commodities*, enfin, et surtout, foi quasi instinctive à la communication universelle de cette nouvelle éthique par les propres vertus du commerce international.

Parce qu'intrigant, les Amériques sont restées depuis A. Smith, de ce point de vue, un champ d'analyse privilégié. A priori, aucun irrédentisme culturel ne peut, en effet, être évoqué à l'encontre d'une expansion pleine et entière de la « civilisation » européenne. Il s'agit, en effet, d'un continent qui, non seulement a été colonisé, mais aussi peuplé par les Européens, pour lequel, d'ailleurs, un de ses légistes les plus célèbres a élaboré et argumenté après les indépendances, une politique constitutionnelle d'intégration dans le grand mouvement d'expansion (l'auteur écrit « dilatation ») de cette

(25) Cf. La célèbre définition, bien connue, de la société civile par K. Marx :

« ... La société civile embrasse l'ensemble des rapports matériels des individus à l'intérieur d'un stade de développement déterminé des forces productives.

Elle embrasse l'ensemble de la vie commerciale et industrielle d'une étape et déborde par là même l'État et la nation... »

MARX (K.) – ENGELS (F.). – *L'idéologie allemande (1845-1846)* 6/1970 : 55...

Société civile que K. Marx appelle en d'autres développements « société moderne » : « ... lors même qu'une société (une nation ?) est arrivée à découvrir la piste de la loi naturelle qui préside à son mouvement – et le but final de cet ouvrage est de dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne – etc. ».

A Smith lui-même a utilisé incidemment ce terme de « moderne » : « The civilized nations of modern Europe » etc. ».

SMITH (A.). – *Inquiry op. cit.* ; vol. 2 : 696.

MAJX (K.). – extrait de la préface au *capital* (1867) *Pléiade*, T.1 : 550.

(26) CHEVALLIER (J.). – *Le mirage de la société civile. – Actuel Marx*, 1er sem. 1989 : 49. Également les contributions de LOSCHAK (Danièle) et RANGEON (François). – *La société civile* CURAP. Presses universitaires de France, 1986.

(27) CHEVALLIER (J.). – *Le mirage...*, précité.

civilisation (28) ; une politique dont le fer de lance devait être l'ouverture des Amériques à l'immigration européenne.

Les appréciations portant sur l'application concrète des postulats de l'économie politique peuvent certes différer suivant les auteurs ; mais rares sont celles qui touchent à celui de l'universalisation concluent sur le mode positif... plutôt, dans les meilleures des hypothèses, penchent-elles pour un diagnostic d'inachèvement ou d'incertitude (29). Traitant pour leur part des causes d'un « rejet de la greffe de la civilisation », les analyses de la « dépendance » des économies de l'Amérique latine et plus généralement du Tiers-monde ont enrichi certainement l'économie politique, mais il ne viendrait à l'esprit de personne, auteur ou lecteur, de confondre l'enrichissement de l'analyse avec celui de son objet.

Aussi n'y a-t-il rien de paradoxal à ce que soient proposées sous la bannière de « la société civile » des analyses qui pour certaines d'entre elles semblent quitter l'économie politique pour à nouveau réinvestir la science politique. Parmi les incitations qui y prédisposent, ne faut-il pas inclure celle d'une incertitude propre à l'objet de la Science Politique qui aurait en cette circonstance la vertu point exclusivement heuristique de libérer leurs acteurs de la contrainte des chiffres comptabilisés dans les bilans de l'économie politique.

Ouvrons donc une dernière fois la boîte à musique et écoutons s'égrener les notes d'une ultime comptine de la société civile :

DERNIÈRE COMPTINE

- pas de pluralisme
- pas de classes sociales
- pas d'individus

(28) Il s'agit de Juan Bautista Alberdi qui, en 1854, écrivait dans un ouvrage qui reste en Argentine le bréviaire du droit constitutionnel :

« La América ha sido descubierta, conquistada y poblada por las razas civilizadas de la Europa, a impulsos de la misma ley que sacó de su suelo primitivo a los pueblos del Egipto para atraerlos a la Grecia ; mas tarde a los habitantes de ésta para civilizar las regiones de la Peninsula Itálica ; y por fin a los barbaros habitantes de la Germania para cambiar con los restos del mundo romano la virilidad de su sangre por la luz del Cristianismo ».

L'auteur expliquait en 1854 la marginalisation, déjà persistante, du continent sud-américain par une histoire faite d'abord de mauvaise colonisation (par l'Espagne et non l'Angleterre) et, après l'indépendance, de mauvaise imitation ; les premiers constitutionnalistes sud-américains se seraient abusés, en effet, en empruntant à la tradition révolutionnaire Française une conception héroïque et convulsive de la liberté. Alberdi conviait alors les nations américaines à la recherche plus prosaïque de la prospérité, tout en sachant qu'elle ne saurait être que le résultat du « travail spontané des choses » plutôt que celui d'une politique de l'Etat ; aussi la première des libertés déclarées fut-elle celle du commerce et de l'industrie : « Nuestra prosperidad ha de ser, obra espontanea de las cosas, más bien que una creacion oficial. Las naciones, por lo general, no son obra de los gobiernos, y lo mejor que en su obsequio puedan hacer en materia de administracion, es dejar que sus facultades se desenvuelvan por su propia vitalidad ». ALBERDI (Juan Bautista). — *Bases y Puntos de partido para la organizacion de la Republica*. — Buenos Aires, 1949 : 3 ; *id.* : 266.

(29) ROUQUIE (A.). — *Amérique latine. Introduction à l'Extrême Occident* — Paris, Le Seuil, 1967 : 425-433.

TOURNAINE (A.). — *La parole et le sang. Politique et société en Amérique*. — Paris, Editions Odile Jacob, 1988 : 438 et sq.

- trop d'individus
- pas d'autonomie de l'Etat
- pas d'Etat
- pas d'industrie
- pas de civilisation ?

Intégrant dans la « société civile » des déterminants essentiellement culturels ou politiques, cette dernière comptine, aujourd'hui la plus souvent récitée, semble, dans une certaine mesure, avoir renoué avec la tradition philosophique du siècle des lumières, tout au moins telle qu'elle a été le plus généralement interprétée. La société civile effectivement se présente comme une tentative de synthèse ou de juxtaposition des éléments et des critères qui déterminent l'ordre politique. Mais quel ordre politique ? Celui qui, sous la bannière du pluralisme, universaliserait la démocratie occidentale et permettrait le recensement des zones gagnées ou perdues, ferait le bilan toujours aléatoire des avancées de la société civile et de ses reculs... en quelque sorte, dresserait la comptabilité des marches de l'empire libéral, de la solidité du glaciaire, du caractère formel et aléatoire de certains alignements ou réalignements. Dans le même ordre d'idées, il conviendrait de distinguer les vrais pluralismes, ceux fondés sur des idéologies sécularisées comportant les techniques de contact et de négociation entre les groupes qui s'en réclament, de ceux, « consensuels » ou communautaires, qui, traditionnelisant l'Etat, en privatisent structure et fonctionnement ; processus très bien imagé par l'adage brésilien *Aos amigos todo, aos inimigos a lei...* (« Aux amis tout, aux ennemis la loi »).

La société civile pourrait bien s'intégrer dans une généalogie de concepts occidentaux qui comparent pour mieux échelonner, déboucherait sur un développementalisme dénoncé aujourd'hui comme péché mortel du comparatisme... (30). Ultime ride sur la face de cette « vieille dame » qui n'en finirait plus de vieillir... Et pourtant ? Le problème de la nature du rapport nations civilisées-nations sauvages, aux origines des réflexions actuelles sur la société civile (quel est l'ordre politique qui a accompagné ou garanti le développement de la richesse ?) demeure un problème d'aujourd'hui, qu'un concept relationnel du type « société civile » pourrait permettre de poser. Si on accepte cette hypothèse on pourrait essayer de conjuguer dans ce concept les éléments de nos deux dernières comptines pour restituer au niveau de l'analyse, les échanges qui dans les faits affectent de manière décisive les hommes, les produits, les idées et la culture. Il conviendrait alors de le faire en considérant que les relations entre nations sont devenues beaucoup plus étroites et contraignantes du fait de la diffusion accrue des biens ou « commodités » fabriqués et commercialisés par l'économie-monde du xx^e siècle. La violence d'Etat ou le néo-patrimonialisme qui sont les traits communément recensés pour dire la spécificité des régimes politiques des sociétés « en voie de développement »... (« les nations sauvages » d'aujourd'hui...) ne seraient-ils pas le

(30) BADIE (B.) - Formes et transformations des communautés politiques. - GRAWITZ (Madeleine), LECA (Jean). - *Traité de Science Politique*. - Paris, P.U.F. 1985. T.1 : 616-617.

résultat d'une distorsion entre un flux trop faible d'objets et la gestion nécessaire par l'Etat de la force de travail ? Avec un accroissement du marché intérieur et une diffusion plus extensive des *commodities*, ne pourrait-on alors concevoir une fétichisation de l'Etat aussi « réelle » que celle conférée aux marchandises par leur diffusion généralisée ? (31). La formulation de l'hypothèse peut-être audacieuse suivant laquelle le processus formel de l'universalisation de la loi est étroitement associé à celui du flux des marchandises prête évidemment aux critiques de simplisme ou encore d'économisme vulgaire. Le discours académique éprouve, en effet, quelque réticence à installer la volonté générale au milieu d'un supermarché. C'est pourtant à cela que nous convierait le recours au concept de « société civile », un recours qui, en associant à son ultime définition la comptine des objets, pourrait bien contribuer à résoudre une querelle entre « culturalistes » et « économistes » jusqu'ici conclue, soit par des « motions de synthèse », soit par des opinions tranchées (32). S'il est vrai que l'objet détient, comme nous l'avons dit, sa propre puissance symbolique, serait-il en effet absurde de déclarer que la culture d'une collectivité se définit pour une part grandissante par la conjugaison de ces trois éléments : la consommation des marchandises ; la démocratisation de leur distribution ; la capacité à maîtriser les conditions de leur production ?

L'extension de cette nouvelle hégémonie culturelle aux « sociétés barbares » est liée bien sûr au degré de persistance des « cultures » traditionnelles, à l'impact, entre autres éléments, de la religion qui en est le vecteur le plus communément recensé. Cela dit, pour combien de temps encore la consommation ostentatoire de produits ou d'idées reconnus « modernes » peut-elle, par leur exercice encore limité, servir à légitimer les privilèges de caste ou les solidarités inégalitaires du clientélisme ?

Ce fut la fonction paradoxale longtemps assumée dans l'histoire de l'Amérique latine, du recours aux idéologies égalitaires héritées de la philosophie des lumières. Apparaissant en effet au même titre que la voiture et autres biens rares comme autant de signes de la « distinction » et donc de la séparation du patron d'avec le client, elles ont longtemps contribué à conforter les hiérarchies traditionnelles du système néo-patrimonial de « la Favor » (33). Peut-il en être de même aujourd'hui ?

(31) SALAMA (P.) – L'intervention de l'Etat et la légitimation dans la crise financière : le cas des pays latino-américains semi-industrialisés. *Critique socialiste*. – Québec, 1987 : 112.

(32) LECA (J.) – L'économie contre la culture dans l'explication des dynamiques politiques. – *Bulletin du CEDEJ* 23, 1er sem. 1988 : 53-54.

Pour une opinion tranchée :

« Les modalités de la colonisation, le type d'insertion dans l'économie mondiale, nous éclairent plus sur la spécificité de l'Extrême-Occident que des approches culturalistes qui ne traduisent guère que le parti-pris de leurs auteurs. La pointe extrême de notre géographie est, en raison de sa culture, surtout occidentale par ses attentes et ses modèles de consommation. Elle est située à la périphérie de l'univers développé par sa production et son commerce » ROUQUIE (A.) – *L'Amérique latine. Introduction à l'Extrême-Occident*. – *op. cit.* : 426.

(33) SCHWARZ (R.) – *As ideias fora do lugar*. In, *Os Vencedores as Batatas Forma literaria e processo social nos inicios do romance brasileiro*. Sao Paulo, 1977 : 23.

Il existe une traduction anglaise de ce remarquable article : *Misplaced ideas, literature and society in late nineteenth-century Brazil*, *Comparative Civilizations Review*, 5, Fall 1980 : 33-51.

L'univers de la marchandise prophétisé par Adam Smith est universel et englobant : il diffuse des biens, mais diffusant aussi ses propres valeurs, il contamine et érode les autres. Universel, appelant à une démocratisation générale de la répartition des produits et des idées, englobant, ne peut-il être hégémonique ?

Cette allégeance à l'hypothèse évolutionniste, voire développementaliste ne s'estime évidemment pas visée par le mouvement actuel qui assimile tout intérêt au statut des Etats « périphériques » à un tiers-mondisme complaisant, car elle affiche de par son hypothèse (la culture des objets) (34) un « occidentalocentrisme » au-dessus de tout soupçon.

Elle n'exclut pas par ailleurs de ses analyses des Etats de la périphérie ni les crises, ni les conflits. Maniée avec quelque souplesse, elle permet d'intégrer tous les aspects des invocations culturelles de type traditionnel, leurs extensions, leur déroulement et leurs formes d'institutionnalisation tout en les inscrivant dans le mouvement exponentiel du système des objets, c'est à dire à titre instrumental (35) voire résiduel (36). Mais ne préjugant ni de la vertu éthique du symbolisme des objets, ni à plus forte raison du caractère réellement démocratique de leur répartition, elle n'accorde pas pour autant aux systèmes politiques qui en organisent ou en subissent la production et la diffusion, au centre comme à la périphérie, l'idéal platonicien que Montaigne découvrirait au sein des « Nations barbares ».

En fait, en immergeant la culture dans le monde de l'économie on ne fait que reformuler le distingo posé par Gramsci entre les cultures « organiques » et les cultures « arbitraires » et, grâce à ce détour (ou ce recours), concilier le caractère de permanence inhérent à tout phénomène dès qu'il est analysé (arbitrairement ?) sous couvert de la « culture » (37) avec le changement politique qui constitue le sujet dévolu à ce colloque.

Elle aurait enfin pour dernier avantage celui qui nous importe immédiatement : faire de la « société civile » non seulement un instrument d'analyse mais trouver en son sein un milieu collégial qui, rassemblant nous autres les analystes, venus des différentes nations « sauvages » comme « civilisées », leur reconnaîtrait de manière égale le droit à l'analyse et donc tous les

(34) Une culture qui vient, semble-t-il, d'accéder à la dimension philosophique. DAGOGNET (François). – *Eloge de l'objet. Pour une philosophie de la marchandise*. Paris, Librairie philosophique J.Vrin., 1990.

(35) Il y aurait même place dans ce mouvement hégémonique du flux des objets pour « une invention politique », mais à condition de considérer les éléments recensés comme autant de processus d'adaptation et de réappropriation à des fins de maîtrise de phénomènes venus d'ailleurs et qui *in fine* imposent leur logique...

MARTIN (Denis Constant). – *L'invention d'une culture politique*. – Paris, Presses de la FNSP. Karthala, 1988.

(36) Le terme « résiduel » n'est pas ici utilisé suivant la signification proposée par W. Pareto dans son couplage célèbre « dérivé-résidu ». les conclusions tirées de son utilisation seraient même contraires, « le résidu » étant fait du désir des objets, et la tradition réduite au statut de « dérivé ».

(37) SCHEMEL (Y.). – *Les cultures politiques* – in GRAWITZ (Madeleine) et LÉCA (Jean). – *Traité de Science Politique. op. cit.*, T. 3 : 289 sq.

droits... absolument tous les droits... découlant de cet «Occident intérieur» (38) qui anime et uniformise la vocation de l'intellectuel, d'où qu'il soit et où qu'il soit.

C'est cependant à Hobbes que nous laisserons le soin de conclure, grâce à ces quelques paroles roboratives empruntées à sa misanthropie ordinaire, destinées justement à décrire la chaude convivialité qui selon lui anime les colloques élémentaires qui périodiquement nous rassemblent au sein de cette vaste société civile :

«Et pour ne pas oublier en cet endroit ceux qui font profession d'être plus sages que les autres, si c'est pour philosopher qu'on s'assemble ; autant d'hommes qu'il y aura dans un auditoire, ce seront autant de docteurs. Il n'y en aura pas un qui ne se sente capable, et qui ne se veuille mêler d'enseigner les autres ; et de cette concurrence naîtra une haine mutuelle, au lieu d'une amitié réciproque. Il est donc évident par ces expériences, à ceux qui considèrent attentivement les affaires humaines, que toutes nos assemblées, pour si libres qu'elles soient, ne se forment qu'à cause de la nécessité que nous avons les uns des autres, ou du désir d'en tirer de la gloire ; si nous ne nous proposons de retirer quelque utilité, quelque estime, ou quelque honneur de nos compagnons en leur société, nous vivrions peut-être aussi sauvages que les autres animaux les plus farouches» (39)

Retour à Hobbes ou à Shakespeare ?

(38) BEJI (Hele) - «L'Occident intérieur». *Le débat*, (42), nov-déc. 1986 : 148.

(39) HOBBS (Th.) - *De cive* ou les fondements de la politique (1642). - Paris, Ed. Sirey,